

André Belleau et la québécoité

André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2016, 240 pages

Pascal Chevrette

Volume 11, numéro 1, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2016). Compte rendu de [André Belleau et la québécoité / André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2016, 240 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 9–10.

ANDRÉ BELLEAU ET LA QUÉBÉCITUDE

Pascal Chevrette
Châef de pupitre, littérature

ANDRÉ BELLEAU
SURPRENDRE LES VOIX
Montréal, Les éditions du Boréal,
2016, 240 pages

« Il faut que certains événements arrivent dans le langage avant d'arriver dans la réalité. » Cette phrase énonce l'un des principes fondamentaux de la pensée d'André Belleau, dont l'approche sociologique de la littérature l'aura amené à réfléchir plus globalement sur la société québécoise. Professeur de littérature à l'UQAM, cofondateur de la revue *Liberté*, Belleau décède prématurément en 1986, ce qui incite ses amis François Ricard et Fernand Ouellette à rassembler plusieurs de ses chroniques parues entre 1963 et 1985 sous le titre de *Surprendre les voix*. Boréal a jugé bon de rééditer l'ouvrage pour le marquer du sceau du classique.

En plus d'aborder des questions strictement littéraires comme la narration, le fantastique ou l'essai, Belleau se prononce dans ses chroniques sur les droits linguistiques, la langue française, le rapport à la France, la culture populaire, le référendum de 1980, le nationalisme, l'émergence de l'indépendance comme discours et même sur l'avènement de l'ordinateur. Cet intellectuel sensible à tous les débats saisissait la marche de l'histoire comme un enchevêtrement de discours qui se complètent, se réfutent, cherchent à se légitimer – ou se délégitimer –, cherchent à s'incarner et à prendre forme dans la cité, à faire entendre leur voix. Voilà comment il faut comprendre l'expression « surprendre les voix ».

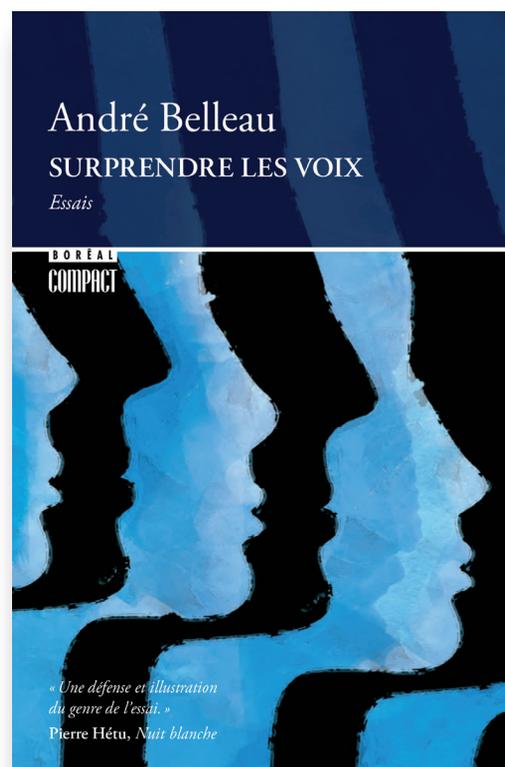
UN MONDE DE SIGNES

« Nous sommes ici, résume Belleau, dans le monde des signes, non des choses ». Ce qui revient à dire, en gros, que notre rapport direct à la réalité n'est pas ce qui semble prévaloir; dans la Cité, c'est ce qu'on dit de cette réalité qui est prédominant (idéologies, présupposés, propositions de toutes sortes, rumeurs). Face à ce qui se dit et s'écrit tous les jours dans les médias, comment lui donner tort? En adoptant ce point de vue (d'ailleurs fort intéressant), il devient possible de comprendre comment certaines idées fortes ont fait leur chemin à travers l'histoire. Belleau pense par exemple que la loi sur les mesures de guerre de 1970 s'annonçait déjà dans les arguments intransigeants du Trudeau du début des années 60. Ou que l'épisode du référendum de 1980 était déjà contenu dans les débats entre les aînés de *Cité libre* et la jeunesse impatiente de *Parti pris* ou de *Liberté*.

On pourrait reprocher à une telle réflexion d'expliquer a posteriori des événements: ce ne serait pas rendre justice à ses analyses. Belleau ne tente pas de justifier les événements, il cherche plutôt à expliquer leur dynamique et leur historicité. Son recueil comporte quatre parties (« Paysages », « Voix », « Débats », « Codes ») et se clôt sur un curieux court texte inédit intitulé « Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix », une étrange conversation tissée d'autocensure, d'injonctions à tout mettre en contexte, de réflexions sur sa propre démarche méthodologique et intellectuelle. Belleau y interroge les fondements de sa subjectivité comme s'il traquait les discours qui le constituent, s'insinuent en lui. Le contenu ne manque pas dans ses chroniques, il vulgarise admirablement des idées complexes en usant d'images, de tons variés, et en citant des lectures savantes, ponctuées d'observations.

« Indépendance du discours et discours de l'indépendance » est probablement l'un des textes les plus stimulants du recueil. Belleau y explique l'avènement dans le discours canadien-français de l'idée d'indépendance à partir de la perspective bakhtinienne.

Je suggérerais donc deux préalables à avoir en tête pour bien aborder *Surprendre les voix*: 1) Belleau recourt à certaines théories littéraires pour analyser les phénomènes culturels et les discours sociaux. Certaines de ces écoles de pensée sont inspirées du marxisme, comme celle du Hongrois Georg Lukacs. On retrouve également chez lui l'influence éminente de Mikhaïl Bakhtine, un intellectuel russe qui a défini ce concept névralgique de dialogisme et le procédé de *carnavalisation* qu'utilise Belleau pour cerner différents traits de la culture québécoise. 2) La part introspective de son travail est majeure. Elle nous oblige à cerner le jeu de positionnement de l'auteur. En effet, il n'est pas toujours facile de bien saisir sa pensée: ce dernier se présente en effet dans certains textes comme un antinationaliste, mais il opte résolument pour l'indépendance. Il défend la loi 101, mais pas au nom de la langue française. Paradoxe? Pas vraiment.



ANTINATIONALISTE, INDÉPENDANTISTE

Belleau affirmait que sa génération avait été aux prises avec le concept de nation. Ayant eu 20 ans dans les années 50, il fait partie de cette génération qui a pensé la coupure identitaire et épistémologique avec le Canada français:

[...] lorsque nous nous sommes rendu compte que le Canada ne semblait pas pouvoir faire place à notre langue et à notre culture, voilà que le terme Québécois s'est répandu et finalement imposé. Or il reflète une situation que nos pères n'ont pas voulue (p. 120).

Son antinationalisme rejoint la réaction de plusieurs face à l'identité traditionnelle canadienne-française, celle des citélibristes, mais on pourrait le dire tout autant de Borduas ou du premier Vadeboncoeur. Prenant ses distances, on sent tout de même chez lui un effort constant pour penser les traits culturels de la nation, ce que le passé laisse au présent. C'est ce qui l'amène, par exemple, à prendre conscience que la « société québécoise tant rurale qu'urbaine » est imprégnée de la sociabilité paysanne ou qu'il existe des « conflits de codes » à l'intérieur du roman québécois, que celui-ci, imprégné de l'influence française, s'inscrit pourtant, sur le plan du contenu, dans un contexte nord-américain.

On comprendra donc mieux la portée de ses arguments pour la défense du fait français, pas au nom de la langue française, mais en celui plus universel de « la faculté humaine du langage ». C'est parce que le droit à la parole est menacé qu'il faut le défendre. L'argument est-il de nature trop conceptuelle? Deux textes sur le sujet méritent d'être lus: « L'effet Derome », où Belleau traite de l'aliénation du célèbre lec-



suite de la page 9

teur radio-canadien qui semblait éprouver un curieux plaisir à amplifier la prononciation anglaise de certains noms propres. Dans un autre texte, « Pour un unilinguisme antinationaliste », il justifie l'intervention de l'État en matière de droits linguistiques.

« Indépendance du discours et discours de l'indépendance » est probablement l'un des textes les plus stimulants du recueil. Belleau y explique l'avènement dans le discours canadien-français de l'idée d'indépendance à partir de la perspective bakhtinienne. Il y affirme que le discours indépendantiste est demeuré paradoxalement dépendant d'autres discours contre lesquels il devait lutter pour constamment se justifier. C'est l'éternel débat entre les mots et leurs capacités à représenter les choses...

Selon lui, l'avènement de cette idée forte s'est faite de manière si radicale dans la conscience canadienne-française que cela l'aurait rendue difficile à intégrer. Ça expliquerait pourquoi les ténors de *Cité libre* lui opposèrent dans les années 60 un discours « péremptoire, monologique, unilatéral ». Les écrits de Pelletier et Trudeau n'auraient pas eu d'autres objectifs : ramener le discours indépendantiste, cet « événement discursif » majeur, à un nationalisme restreint et exclusif. Pourtant, la réalité nouvelle qui s'ouvrait pour le Québec de 1960 exigeait de nouveaux concepts pour être pleinement pensée. Il n'y aurait eu qu'un Vadeboncoeur pour être en mesure d'appréhender la nouvelle sensibilité de la jeunesse des années 60. Ce dernier aurait vraiment – et telle est la tâche de l'intellectuel selon Belleau – interprété des signes plutôt que réagi à des signaux, comme les animateurs de *Cité libre*. Ce qui aurait donc été en jeu à l'époque, ce n'est pas tant le pays de Québec-demandant-à-naître et l'avenir de la confédération, qu'au sein même de la conscience canadienne-française un divorce éprouvant entre les valeurs à conserver de l'ancien Québec et celles, nouvelles, du Québec en transformation. Comment, dans une telle crise de la conscience, assurer la continuité, assumer un héritage, se transformer en profondeur sans se liquider ?

Cette rupture dans la conscience canadienne-française aurait généré, selon Belleau, « l'aspect foncièrement dialogique » de l'indépendantisme. Cet « abîme » qu'il décèle explique pourquoi l'indépendantisme a été prisonnier de la « protestation » sans parvenir à s'établir comme un discours autonome. Le point de vue est intéressant : c'est comme s'il nous disait qu'avant d'être un discours sur la réalité, l'indépendance avait été vécue comme un lieu du discours. Il dira du « oui » de 1980 qu'il était « esthétique » (des nuances s'imposent évidemment), signifiant par là qu'il réunissait

des positions contre les forces en jeu (fédéralisme, traditions, forces du marché) plutôt qu'il ne les unissait en faveur du pays. Bien qu'il se range derrière cette option nouvelle de faire jour et de nommer le Québec moderne, il voit à travers les premiers épisodes de sa mise en discours l'expression d'une profonde méprise :

La nature intensément dialogique de la parole indépendantiste sur son versant tant externe qu'interne suggère que dans la sphère publique du langage, à un moment donné, l'antagonisme entre les deux points de vue a été aggravé par la plus profonde des méprises ou encore qu'il a entraîné une rupture si radicale et si inassimilable entre deux époques ou deux générations qu'une sorte de contact non réciproque s'est trouvé comme maintenu par la poursuite même de la discussion et non par son contenu devenu inopérant (p. 125-126).

Un « contact non réciproque » ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Que les camps opposés n'ont fait que creuser le fossé ? Qu'aucune voix ne s'est vraiment imposée ? Qu'aucune synthèse n'a réussi à surmonter les termes du débat ? « Maintenu par la poursuite même de la discussion et non par son contenu devenu inopérant » : belle formule pour expliquer le statu quo. Bref, en des termes « belleauiens », le problème est lorsqu'on reste prisonnier du symbolique (ou qu'on nous confine à ne traiter que de questions symboliques) et que, de part et d'autre, cela vire à l'obsession. Nous sommes dans le monde des signes... ne l'oublions pas ! Et avec une gravité mal dissimulée, Belleau clôt sa réflexion en ajoutant : « J'aime mieux vivre que me définir. »

DES ESSAIS SUR LA QUÉBÉCITUDE ?

Une recension n'est pas le lieu de commenter en longueur un ouvrage, on se contente d'en dire les grandes lignes et de l'évaluer. Mais comment ne pas se mettre à réfléchir avec Belleau ? L'exercice de *surprendre les voix* aurait sûrement de belles pistes à explorer, aujourd'hui encore. Comment Belleau analyserait-il le statu quo ? Y verrait-il vraiment un statu quo ? Le débat sur la laïcité, qu'en percevrait-il ? Les projets d'exploitation gazière et pétrolière, qu'en percevrait-il ? La prolifération des festivals, partout sur le territoire ? Au terme de ma lecture, je me dis que le plus bel objectif vers lequel pointe cette série d'essais remarquables, c'est de nous ramener à cette capacité inaugurale de l'humain de nommer le monde autour de lui, librement (à ce propos, relire son texte « Littérature et politique »).

Je n'irais pas jusqu'à dire qu'André Belleau est un penseur de la québecitude. Ses chroniques ne répondent pas à un programme d'étude précis sur le sujet. Mais c'est un fait qu'il y a beaucoup du Québec dans *Surprendre les voix*. Son esprit de finesse, sa grande capacité à saisir une théorie et à en décliner les applications au champ de la culture québécoise permettent une compréhension qui ne soit pas uniquement fondée sur l'histoire, mais également sur les interactions entre les idées et les discours qui s'affrontent. *Surprendre les voix* propose implicitement une méthode d'analyse des débats. Il y a chez Belleau cette quête subtile d'un sens de la continuité, même si le réel tout autour de lui semble discordant. En plein milieu du recueil se trouve un texte lumineux sur le romancier israélien Amos Oz où Belleau nous parle de la capacité de cet écrivain de nourrir une « solidarité humaine » à l'égard de la souffrance de son peuple « longtemps uni dans la lutte ». Cette étrange solidarité qu'il décèle, à même son usage des pronoms, forme ce qu'il nomme une ironie solidaire, une « ironie de participation ». Si on tente de surprendre les voix d'André Belleau, on le trouvera là : dans la distance de la théorie se trouve un penseur qui prend part à la discussion passionnée pour la suite de ce Québec, « sacré bateau qui tient par tous les temps ». ❖



L'Action nationale aura 100 ans en 2017